
PIGNOT (Manon), *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*

Paris : Éd. du Seuil, 2012, 439 p.

Alexandre Lafon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2551>

DOI : 10.4000/histoire-education.2551

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2012

Pagination : 122-125

ISBN : 978-2-84788-404-3

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Alexandre Lafon, « PIGNOT (Manon), *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 135 | 2012, mis en ligne le 09 mai 2013, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2551> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2551>

© Tous droits réservés

PIGNOT (Manon)

Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre

Paris : Éd. du Seuil, 2012, 439 p.

C'est dans le cadre de l'élargissement du questionnement porté sur la Grande Guerre et à la suite des études menées notamment par Stéphane Audoin-Rouzeau et Olivier Faron, dans le sillage des travaux pionniers de Philippe Ariès, que Manon Pignot nous propose l'édition de sa thèse de doctorat soutenue en 2007 portant sur les expériences enfantines entre 1914 et 1918 qui toucha, comme le souligne le sous-titre et la conclusion de l'ouvrage, toute une *génération* d'enfants aux origines, aux sensibilités et aux parcours pourtant différents. Ce regard sur les enfants réussit souvent à mettre en lumière l'impact complexe de la guerre et de ses échos sur les sociétés qui y furent confrontées. L'organisation du livre en cinq chapitres rend compte de façon convaincante de ce bouleversement : la guerre rencontrée (chapitre I), vécue (chapitre II), soit directement, soit à distance (chapitre III) affecte les représentations comme la vie quotidienne des enfants, mais également la place et le rôle des pères (chapitre IV) dont la paternité s'invente littéralement, parfois, suite à l'absence et aux réapparitions ponctuelles. Finalement, sortir de la guerre (chapitre V) apparaît souvent illusoire, tant les stigmates du conflit comme le deuil familial ou civique pèsent sur cette génération des enfants de la guerre.

Comment approcher la guerre vécue par les enfants ? La question des sources apparaît d'autant plus prégnante que les enfants feraient partie des « sans voix », des « sans archives » de l'histoire. Il existe pourtant plusieurs « traces » enfantines largement analysées par l'auteur : sources bien connues comme les journaux intimes et correspondances échangées entre le front et l'arrière ; sources plus originales comme les travaux d'écoliers, copies notées et annotées, dessins scolaires présentés comme une « forme alternative d'écriture de soi », notamment ceux conservés au musée du Vieux Montmartre. L'auteur utilise également des sources orales qu'elle réhabilite, montrant à la fois l'absence de déformation liée au temps passé, soulignant au contraire l'hypermnésie décelable dans les interviews menées, entre libération de la parole et possibilité pour les adultes d'aujourd'hui, enfants d'hier, de lever les tabous du non-dit. Il faut souligner l'aisance avec laquelle l'auteur opère un va-et-vient incessant entre les différents corpus qui appuient sa démonstration.

Dans les trois premiers chapitres, Manon Pignot propose un parcours à la fois chronologique et spatial dans cette guerre des enfants, soulignant combien l'invasion a été un moment clé parce qu'elle construit à la fois les représentations et les traumatismes pour ceux qui en sont directement victimes, et ceux qui la vivent par médias interposés. Les sources directes enfantines laissent percer une certaine automobilisation des enfants qui tentent de valoriser leur propre place et leurs propres actions dans l'événement, à l'aulne du sacrifice des combattants, comme d'autres agents culturels les y invitent, parents ou maîtres d'école. Manon Pignot tente de mettre ses sources à distance, distinguant les écrits intimes des productions vouées à être lues ou regardées par d'autres, les écrits des garçons et des filles qui ne tiennent pas le même « discours de guerre ». Anaïs Nin par exemple, très loin du front, fait montre dans son journal intime d'un fort sentiment patriotique accentué alors par l'ennui et les lectures déréalisantes justement parce qu'elle se pense inutile. Les enfants confrontés à l'invasion et à l'occupation, dévoilent quant à eux une guerre « au ras du sol », ou l'adaptation à une nouvelle normalité le dispute à la colère de devoir vivre sous le joug ennemi.

La guerre s'installant, les enfants comme les adultes ont pu être marqués par les pénuries, les alertes, les bombardements, l'attente dans les caves où toutes les catégories sociales se mélangent. Ceux des zones occupées vivent la violence directe des prises d'otage et des exécutions. Mais pour ceux-là, le regard sur l'ennemi peut être nuancé par l'expérience de la rencontre directe, en fonction des situations vécues et de la sensibilité des témoins. Au-delà du « barbare » du discours dominant, il peut s'incarner et prendre aussi la figure de l'homme ou du père de famille.

Pour tous, mais à des degrés divers, la guerre qui s'éloigne et l'annonce de l'armistice offrent des temps d'exaltation et de délivrance, notamment pour les enfants des zones occupées. Ceux-ci « sentent » littéralement leur libération à la vue des avions à cocardes tricolores qui traversent leur ciel. Sortir de la guerre n'est pourtant pas chose simple : les enfants, tout à la joie de la liberté retrouvée, doivent pourtant absorber le « côté sombre du carnaval », le « retour des pères », combattants ou otages, et réactivent aussi, comme l'ensemble de la société, l'état de deuil pour ceux, nombreux, qui ont perdu un proche dans le conflit. Là encore, Manon Pignot s'applique à décrire la variété des situations, la prise en compte de « la séparation, la blessure, le trauma », soulignant par exemple la difficile situation des pupilles de la Nation stigmatisés.

À travers l'expérience ou les expériences enfantines, ce sont aussi les institutions, et en premier lieu l'école et les structures familiales qui se dévoilent. Car les enfants témoignent aussi par leur production ou celles qui leur sont destinées, de la société dans laquelle ils vivent. Les archives scolaires permettent de mieux cerner le rôle de l'institution dans la manière d'insuffler selon l'auteur la « culture de guerre » dominante. L'imprégnation du discours patriotique se révèle par exemple par cette correction d'une copie où, à propos du sentiment exprimé envers les soldats, l'expression enfantine « de la pitié » se change en « de l'admiration ».

Le chapitre IV intitulé judicieusement « L'invention des pères » propose une description minutieuse des modes de relation qui s'instaurent entre les hommes partis en guerre et revenant pour quelques jours en permission et les enfants qui les attendent... ou pas. Manon Pignot retrace les étapes de la rencontre entre le père retrouvé et l'enfant, parfois âgé de quelques années, qui ne connaît, ou ne reconnaît pas l'homme qui se présente au foyer. Pour nombre de pères, l'éloignement aboutit paradoxalement à la découverte de la paternité, à « une volonté paternelle d'exister ». À travers le regard de l'enfant, c'est aussi une réadaptation difficile au temps de paix, à la reprise du métier, pour reprendre sa place dans le foyer. Ainsi, nous observons en négatif toute une société transformée qui cherche un « retour à la normale ».

Au final, le lecteur ressort de ce très riche volume porté par un double sentiment. Celui d'avoir mieux approché, dans une perspective micro-historique revendiquée par l'auteur, ce continent de l'enfance. Mais aussi une certaine frustration. On peut d'abord regretter que l'analyse perde parfois de son efficacité à force d'aborder certains documents à partir d'interprétations psychologiques et trop souvent à travers le carcan de la « culture de guerre », toujours écrite au singulier. D'autant que l'on retrouve malheureusement les figures rhétoriques récurrentes d'une certaine histoire culturelle, comme « paroxysmique », « franchissement d'un seuil de violence graphique » ou « altérité du schéma corporel » (?). L'entrée par une histoire plus sociale aurait sans doute contribué à nuancer et à enrichir encore davantage l'étude de la complexité des expériences individuelles et collectives des enfants replacées dans la société qui les porte. L'expression d'une possible « génération » enfantine de 1914-1918 rappelle beaucoup celle de la « génération du feu » des combattants, pourtant très construite postérieurement par le discours mémoriel dominant.

Pourtant, et à plusieurs reprises, l'auteur s'interroge et manie ses conclusions avec « beaucoup de retenue » (p. 399). Sur la question de la prise en compte de l'identité des témoins convoqués, sur l'interprétation de tel ou tel dessin, de tel ou tel discours scolaire enfantin, Manon Pignot évoque bien « les limites » des indices qu'elle peut percevoir, et celle en particulier de « l'implantation de la culture de guerre infantine ». Elle pointe du doigt notamment l'influence de l'ennui et le rejet des souffrances et de la mort dans les productions des enfants. Elle souligne également la difficulté de pouvoir évaluer la réception par les enfants des jouets patriotiques. Ont-ils eu l'effet escompté par ceux qui les ont élaborés ? Une étude menée sur un corpus de cartes postales a montré combien les illustrations patriotiques envoyées à une enfant n'étaient recherchées que pour l'image, la couleur et non pour le discours énoncé. On peut aussi regretter le peu de place laissé aux sources britanniques, pourtant parfois citées, et donc à une histoire réellement comparatiste.

La maîtrise des matériaux, portée par une écriture limpide, éclaire pourtant par de solides analyses notre compréhension de la Grande Guerre vécue par « les enfants » croisés par Manon Pignot. Cette dernière a en cela le mérite de replacer dans cet ouvrage la vie des civils en synergie avec celle des combattants. L'une ne pouvant finalement se comprendre sans l'autre.

Alexandre LAFON

LÉVÊQUE (Mathilde)

Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres
Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, 335 p.

Les études comparatistes demandent aux chercheurs d'être plurilingues (ce qui se trouve) et « pluriculturels » (ce qui est plus rare). On salue donc avec plaisir le travail de Mathilde Lévêque, confrontant les innovations dans la littérature de jeunesse en France et en Allemagne pour la période troublée de « l'entre-deux-guerres ». Le corpus allemand commence avec la République de Weimar et ses célèbres écoles nouvelles, mixtes, communautaires, pacifistes et ses « républiques d'enfants ». Erich Kästner publie *Émile et les détectives* en 1929 (traduit en français dès 1930) : c'est un triomphe pour sa bande de petits berlinois débrouillards, solidaires et « démocrates » (ils discutent et votent « comme au Reichstag »). Mais dès 1933 vient la littérature d'exil : avant de